

Le 9 mars 1658, l'Archevêque de Lyon, Camille de Neuville de Villeroy fera écrire dans le compte-rendu de sa visite pastorale, le texte suivant :

"Dans le détroit de la paroisse est une chapelle dans les terres de Mre Augerolles sous le vocable de St-Jean-Baptiste et de Saint-Anthoine¹ où il y a une fondaon² d'une messe par semaine pour laquelle perçoit le dit Curé (de St-Genest-Lerpt) vingt et une livres à prendre sur un pré et une terre".

La petite chapelle a survécu jusqu'au dix-neuvième siècle³. La carte de Fougerat des années 1830 la dessine avec netteté. Elle disparaît faute d'entretien à la fin du dix-neuvième siècle. Un amas de pierres encore visible subsiste à son emplacement.

Une croix a été élevée en face des ruines de l'ancienne chapelle sur le territoire lerptien : croix de mission financée par une souscription lancée en 1911. Sculptée par Descarli elle a coûté 250 francs et le reposoir de Duprut 40 francs.

La souscription (290 f.) couvre les frais et l'installation peut être faite début 1912.

¹ Les prénoms des deux victimes de 1584.

² Fondation.

³ Le curé Moro (1908-1917) affirme qu'elle a été détruite lors de la Révolution, ce qui est manifestement faux.

VUNS

Claudia et Raymond Curtet

Ce hameau de Roche-la-Molière, malgré les nombreuses ventes et mutilations, malgré les détériorations souvent liées aux acquisitions d'immeubles par la Compagnie des Mines, conserve des témoignages intéressants de son histoire. N'oublions pas qu'il est situé sur la plus ancienne route de Saint-Genest-Lerpt à Roche-la-Molière par le col de La Chapelle.

A l'entrée, près de la croix, un bâtiment sans fenêtre, aux murs épais soutenus par des contreforts, conserve à l'angle sud-est une pierre qui porte la date de 1553. Au-dessus on aperçoit une tête et un animal (salamandre? lion?). En retour d'angle on devine la trace de deux écus.

A quelques dizaines de mètres à gauche, une maison porte sur le linteau un écu. Située au centre du hameau elle est toujours appelée par les habitants de Vuns, " le Château".

Sur la façade se remarquent encore deux blasons (le chevron rappelle que la propriété fut la demeure des Carrier) et une croix. En face de l'entrée, la remise conserve une porte en plein cintre en partie comblée, surmontée d'un écusson portant la date de 1679². A l'arrière de la maison, la trace de deux fenêtres à meneaux est encore bien visible.

Le château appartenait d'abord aux Fromage. L'un d'eux Nicolas, reçut à cet endroit le testament d'Antoine Augerolles grièvement blessé au Col de la Chapelle le 31 mars 1584.

Les Carrier rachètent le château au début du dix-septième siècle.

Au dix-septième siècle Pierre Carrier, juge des traites et gabelles, en fait une luxueuse résidence dont le plan est bien visible sur la carte de Fougerat vers 1830.

Le chroniqueur Beneyton¹ cite un proverbe très populaire à Saint-Étienne : "Qui a vu Versailles a tout vu, qui n'a pas vu Vuns n'a rien vu".

Au moment de la Révolution de 1789 on trouve Dutreuil De Rhins comme propriétaire.

Comme le manoir du Buisson, le château est acquis par la Compagnie des Mines qui y aménage des logements ouvriers, mais laisse se dégrader les bâtiments.

Des propriétaires privés les ont rachetés et les ont sauvés d'une ruine totale.

¹ Claude Beneyton, chroniqueur, à qui l'on doit une des premières histoires conservées de St Etienne (1698-1772).

² Voir photo page 17.

UN MANOIR DISPARU Le Buisson

Claudia et Raymond Curtet

Il était situé à 100 m. environ au sud de la Chorarie, dans un clos, près de la voie ferrée ancienne. On le voit très bien sur les cartes de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Trois corps de bâtiment (celui du Sud-ouest étant plus court que ceux du Nord-ouest et du Nord-est) entourent une cour d'honneur. Salomon le qualifie de "petit bijou de la Renaissance".

Construit au quinzième siècle par la famille Fromage (famille de notaires) celle-ci prendra le titre de Fromage du Buisson.

Il passe au dix-septième siècle à Pierre Carrier (cf. Vuns) qui s'appellera Carrier du Buisson.

Au dix-huitième, il est acquis par une autre famille de notaires, les De La Roa dont le blason figure une roue (De la Roa = De La Roue) .

Lorsqu'au dix-neuvième siècle l'extraction du charbon se développe, le site est de plus en plus menacé.

Au vingtième siècle, situé derrière les bureaux de la Compagnie des Mines, à proximité du remblai de la voie ferrée qui atteint le niveau de l'aile ouest et surplombe la cour d'honneur, il sera progressivement submergé et ruiné.

¹ Si l'on croit C.P. Testenoire-Lafayette (*"Histoire de St-Etienne"*, 1902) la famille De La Roa portait le nom du domaine situé sur l'ancienne route de Montbrison, entre Saint-Genest-Lerpt et St-Just-sur-Loire. Elle a fourni plusieurs notaires dans la région.

Le Puits Dolomieu

D'après Maurice Bedoin*

Le puits Dolomieu est l'un des premiers puits qui ont été percés à Roche-La-Molière, certainement à la fin du 18^{ème} siècle. Mais ce n'est qu'en 1821, après la création de la compagnie des Mines Roche-Firminy, que fut réorganisée l'exploitation minière sur les conseils des ingénieurs Beaunier et Burdin. Il fallut faire baisser la nappe phréatique pour atteindre la couche du Sagnat en installant une des premières machines à vapeur d'épuisement à basse pression.

Au fil des décennies, "le plâtre" s'étendit de plus en plus et tout l'espace occupé aujourd'hui par la zone industrielle vécut dans la mouvance du puits Dolomieu : un criblage mécanique installé en 1886, agrandi à plusieurs reprises, deux lavoirs totalement mécanisés d'une capacité de traitement de 80 tonnes/heure chacun, un complexe gravitant autour de la fabrication du coke.

A la libération, la cokerie de Roche avec ses 122 fours représentait un équipement exceptionnel. Tout autour se rangeaient un gazomètre de 15.000 mètres cube, un atelier de récupération des goudrons et du sulfate d'ammoniaque, une immense aire de stockage de coke surmontée d'un pont métallique de 40 mètres de haut et d'un casse-coke avec en face le vaste atelier d'agglomération qui produisait jusqu'à 200.000 tonnes de boulets anthraciteux par an. La nuit l'ensemble brillait de mille feux.

Dolomieu était un vaste carrefour d'activités. Aucun site minier du bassin ne pouvait offrir une panoplie de productions aussi variées et de tonnages aussi importants. En 1879 suite à un incendie dans l'écurie des chevaux, dans la mine, vingt ouvriers périssaient asphyxiés.

L'extraction fut arrêtée en Septembre 1952 et le puits, d'une profondeur de 206 m., fut remblayé en 1953 et 1954.

Aujourd'hui il ne reste que quelques bâtiments qui témoignent de la grandeur passée, en particulier les immenses écuries en pierre de taille qui desservaient les trois puits d'extraction voisins.

* *"Le patrimoine minier Stéphanois : guide de promenade"* par Maurice Bedoin. (3 vol.)

LE PUIITS GRÜNER

D'après Maurice Bedoin*

Louis Grüner est né en Suisse. Polytechnicien, on lui confia en 1835, la chaire de Chimie et Métallurgie à l'Ecole des Mines de Saint-Étienne. Il en devint plus tard le directeur. C'est lui qui dressa la carte géologique du Bassin de la Loire¹.

Au début du siècle, le puits Grüner était relativement modeste avec son bâtiment principal allongé et bas. Le chevalement en bois s'abritait sous un petit clocheton de la hauteur d'un étage.

En 1909, la Société Leflaive construisit pour la compagnie un chevalement métallique, haut de 21 mètres. Il prit place dans une tour carénée et bardée de tôles. Dès lors, le site se complexifia. De nouveaux bâtiments surgirent : la salle des compresseurs, la lampisterie, les magasins, les bureaux, les lavabos de près de 1000 paniers, un transformateur... sans oublier l'école de boisage.

Toutes les couches de charbon de la division de Roche se trouvaient sous Grüner. En 1921, un puits muni d'une machinerie électrique à double cage fut percé près de la colonne du puits primitif. Il permit la production journalière de 1000 tonnes mais le travail s'y effectuait dans des conditions difficiles en raison de la chaleur et de la poussière. La dernière campagne de creusement permit d'atteindre la profondeur² de 395 m. en 1958. L'exploitation s'arrêta en 1966 et jusqu'en 1977 le puits Grüner rendit de menus services, notamment il assura le pompage de l'eau.

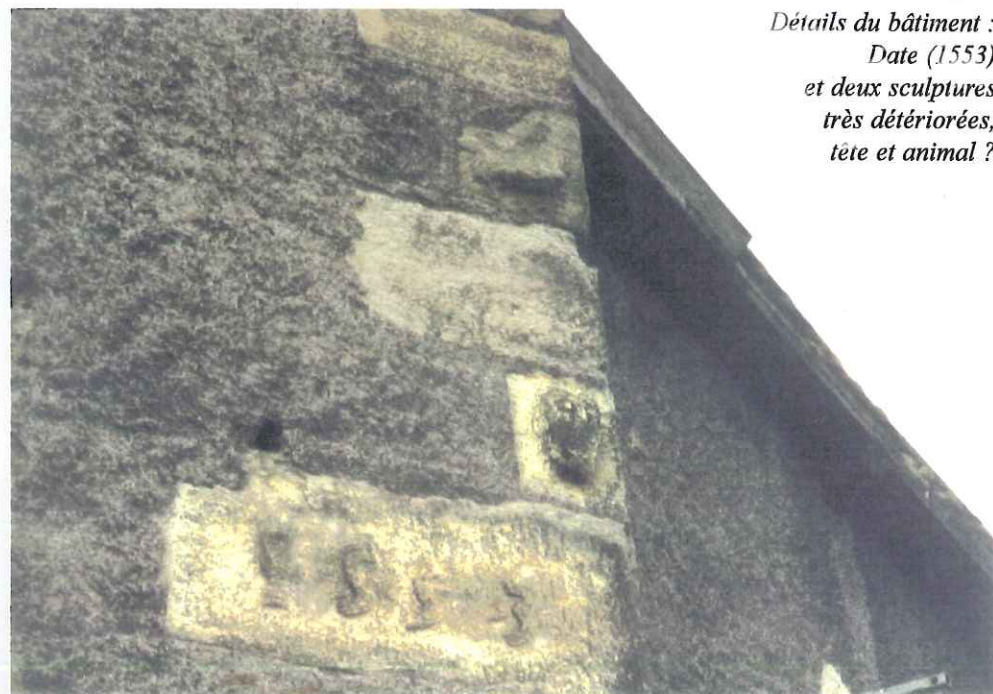
Au mois de décembre 1980, Grüner fut abattu.

¹ La première carte était due à Beaunier en 1811.

² Puits les plus profonds du bassin de la Loire : puits Pigeot (La Ricamarie) = 996 m. Puits Charles (Roche-la-Molière) = 752 m. et 6 m. de diamètre.



VUNS : Bâtiment ancien à l'entrée du village, daté de 1553 (voir ci-dessous)



Détails du bâtiment :
Date (1553)
et deux sculptures
très détériorées,
tête et animal ?

*Vue actuelle de l'ancien site minier Grüner (au premier plan),
le Crêt (à gauche sur la colline)
et du parc Grangette (maison de l'ingénieur divisionnaire au centre,
l'hôpital du Crêt et la maison du docteur sur la colline).
Comparez cette vue avec l'illustration reproduisant le site vers 1930, en page centrale.*



Ancien hôpital du Crêt : Maison du docteur



LE Puits DU CRÊT

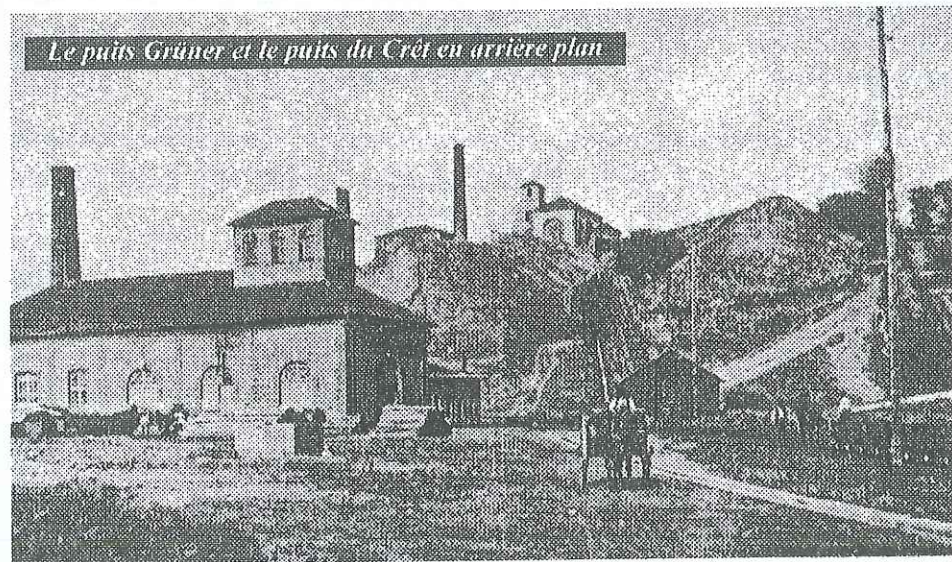
D'après Maurice Bedoin*

Le fonçage du puits commença en 1854 et s'acheva en mai 1858 à une profondeur de 313 mètres. Sa profondeur atteignit 353 m. par la suite.

Le chevalement et le bâtiment des machines furent construits en 1867, mais l'eau, surtout en période de pluies provoqua des perturbations prolongées. Aussi Voisin, l'ingénieur en chef, décida de spécialiser le puits du Crêt dans l'épuisement grâce à une pompe qui pouvait élever jusqu'à 4000 mètres cube d'eau par jour.

En 1926, de nouvelles pompes installées à Dolomieu et à Grüner rendirent inutile l'utilisation du système d'épuisement du puits du Crêt. Il ne fut démoli que tardivement, remblayé et dallé seulement en 1983.

Le puits Grüner et le puits du Crêt en arrière plan



L'HÔPITAL DU CRÊT

D'après Maurice Bedoin*

La Compagnie des Mines Roche-Firminy acheta des terrains à la famille Grangette et édifia en 1874 l'hôpital du Crêt. Le bâtiment le plus luxueux avec son toit à 4 pans et son parc enclos de murs était la résidence du médecin de la compagnie. Les deux plus illustres occupants en furent le Docteur Gonthier et le Docteur Perrot. Plus loin, les constructions donnant sur la cour, repeintes en jaune, correspondaient à l'établissement hospitalier. On y accueillait les blessés légers ainsi que les blessés plus graves qui étaient mis en observation. Pour les interventions graves, on préférait diriger les mineurs sur les cliniques de Saint-Étienne.

Dans les chantiers chauds et humides, un parasite d'origine tropicale, l'ankylostome, s'infiltrait sous la peau, se fixait dans l'intestin et provoquait une anémie sévère. Dès qu'il se sentait atteint, le mineur venait à l'hôpital pratiquer un examen, y séjournait quelques jours pour subir un traitement énergétique.

Comment ne pas mentionner la morgue ? Lorsqu'une fenêtre restait éclairée à l'hôpital du Crêt, les mineurs lerptiens et rouchons savaient qu'on veillait la dépouille d'un des leurs.

En contrebas, sur la pente, au-dessus du site du puits Grüner se trouve encore l'ancienne habitation du chef de la division des mines de Roche.

La Société des Produits Chimiques de Roche-la-Molière (PCRM)

Louis Guichard* et Claude Boumicon

L'usine d'avant 1938

L'usine des produits chimiques de Roche-la-Molière a été construite dans les années 1923 – 1924 avec vocation de produire de l'ammoniac (NH_3) à partir d'azote (N_2) et d'hydrogène (H_2). La synthèse de l'ammoniac était réalisée par le procédé HABER du nom du chimiste allemand prix Nobel 1918. La France avait obtenu un droit d'exploitation du procédé au titre des dommages de guerre lors du traité de Versailles (1919) .

L'azote était extrait de l'air qui contient environ 79 % d'azote et 21% d'oxygène. Le procédé utilisé comportait la liquéfaction de l'air puis une distillation fractionnée pour séparer les deux gaz (procédé Claude, Société Air Liquide).

L'hydrogène était extrait par catalyse du gaz d'éclairage produit par la cokerie qui se trouvait sur le site du puits Dolomieu. Ce gaz contenait environ 50% d'hydrogène.

L'ammoniac produit était soit commercialisé soit transformé en sulfate d'ammoniac utilisé comme engrais.

La synthèse de l'ammoniac se heurtait à deux difficultés : tout d'abord le mauvais rendement du procédé Haber et ensuite le volume limité de gaz que la Compagnie des Houillères de Roche-la-Molière acceptait de fournir à la société PCRM; en effet ce gaz alimentait aussi les réseaux urbains de la région. Ces mauvaises conditions d'exploitation provoquèrent l'arrêt de la production dans les années 1936-1937.

*Chimiste à la société PCRM de 1946 à 1950

Les conséquences de la guerre 1939-1945

Lorsque les menaces d'une nouvelle guerre avec l'Allemagne se précisent en 1937-1938, les installations industrielles proches des frontières de l'est, qui présentent un caractère stratégique, sont démontées et remontées sur des sites moins vulnérables.

C'est le cas de l'usine de Carling, près de Merlebach (Moselle), qui appartenait à la Société Mosellane Industrielle et financière. Elle produisait de l'ammoniac avec un outil de production moderne, par le procédé italien CASALE. Elle réalisait aussi la synthèse de l'acide nitrique. Ces unités furent réimplantées, en fonction des capacités d'accueil, sur deux sites : Roche-la-Molière et Carmaux (Tarn).

Grâce à ces nouveaux équipements, la société PCRM prit un nouveau départ avec la synthèse de l'acide nitrique (HNO_3) et de l'ammoniac (L'hydrogène étant alors obtenu par liquéfaction sélective du gaz de cokerie).

L'acide nitrique était obtenu par oxydation de l'ammoniac dans un brûleur en présence d'un catalyseur à base de platine pour obtenir du peroxyde d'azote qui, par réaction sur l'eau produit de l'acide nitrique.

Pendant la guerre, à l'initiative du directeur monsieur Clément, le gaz de cokerie résiduel, après l'extraction de l'hydrogène, fut commercialisé comme carburant pour les véhicules fonctionnant au gaz d'éclairage sous la marque CLEMOL. Ce gaz possédait un pouvoir calorifique deux fois plus élevé que le gaz d'éclairage aussi était-il réservé à quelques utilisateurs prioritaires : ambulances, journalistes, etc.... Quelques dizaines de véhicules par jour passaient à la pompe de l'usine, les moyens de production de l'époque ne permettaient pas de faire plus

A la sortie de la guerre, la société PCRM ne fut pas concernée par la nationalisation des mines qui entraîna la création des Houillères du Bassin de la Loire (H.B.L.). Si cela avait été le cas, l'avenir de cette usine aurait-il été différent ?

A cette époque les besoins en produits chimiques étaient importants, ce fut une période de prospérité ; l'effectif était de 80 personnes environ en 1946, et la production d'ammoniac de quelques tonnes par jour. Les produits élaborés sur ce site et les conditions de fabrication étaient très dangereux : gaz toxiques et corrosifs à hautes températures et très hautes pressions. (700 bars soit 700 Kg / cm^2).

Le personnel était soumis à des risques d'accidents graves et de contamination chronique par les gaz. En 1946, au groupe nitrique, le personnel exposé au peroxyde d'azote qui a pour effet d'accélérer le rythme cardiaque, avait à disposition une boisson antidote : de l'eau chloroformée.

La construction d'une nouvelle unité permit de réaliser la synthèse du nitrate d'ammonium utilisé principalement comme engrais (ammonitrate).

La pénurie de gaz de cokerie conduisit à construire une unité intégrée d'appoint de "gaz à l'eau " obtenu par réaction d'eau sur du coke incandescent.

Après l'arrêt de la cokerie de Roche la Molière, le gaz provenait de la cokerie de la Silardière au Chambon-Feugerolles.

En 1961, le gaz de Lacq (méthane CH_4), avec un meilleur rendement en hydrogène, remplaça avantageusement le gaz de cokerie et supprima la dépendance vis à vis des houillères. La production d'ammoniac atteignait son maximum : environ 40 tonnes par jour.

La fin de l'exploitation

Les années passant, l'outil de production, qui pour l'essentiel datait d'avant la guerre, ne permettait plus de faire face à la concurrence. La fin annoncée des houillères confirmait que la région stéphanoise n'avait plus d'atouts pour développer une industrie chimique moderne.

La production d'ammoniac fut arrêtée le 31 décembre 1968. Le groupe " nitrique " fonctionnera jusqu'au 20 septembre 1969. Le personnel dut soit partir à l'usine de Carling (Moselle) soit se reconverter sur la région.

Aujourd'hui il ne reste aucun vestige de ce passé...pas même un nom de rue dans le lotissement qui a vu le jour à cet emplacement.

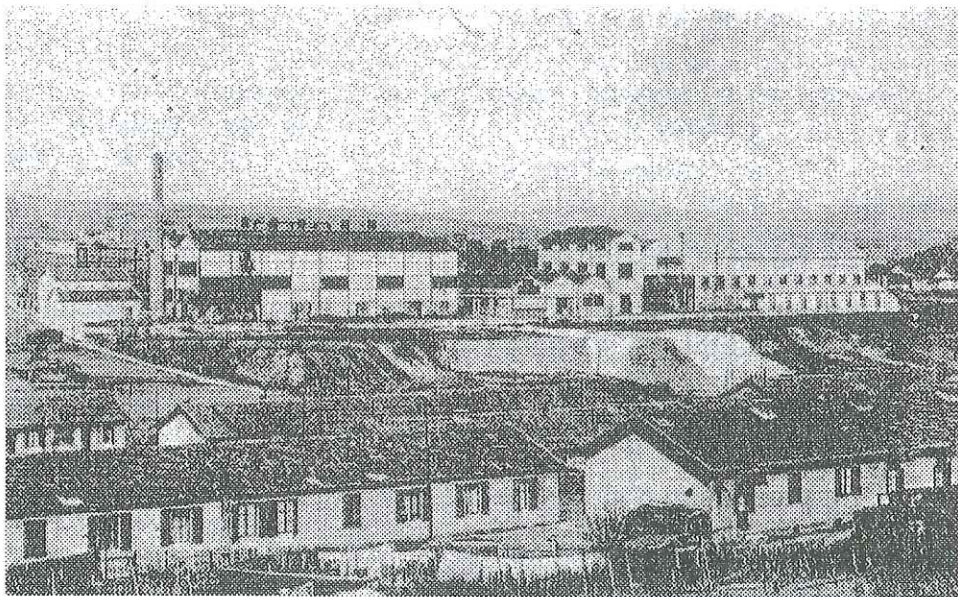
La société Air Liquide

Les déchets blancs, encore visibles sur le crassier proche du site, ne proviennent pas de l'Usine de Produits Chimiques.

Il s'agit de chaux issue d'une petite usine de la société Air Liquide, implantée à proximité de la société PCRM dans des bâtiments qui existent toujours. Cette unité valorisait l'oxygène produite par la société PCRM lors de la liquéfaction-distillation de l'air pour obtenir l'azote nécessaire à la synthèse de l'ammoniac.

Le site fabriquait aussi de l'acétylène par réaction d'eau sur du carbure de calcium produit hors de la région. Le résidu était de la chaux éteinte mise en décharge ou utilisée par les agriculteurs locaux pour amender leurs champs et désinfecter les écuries.

Oxygène et acétylène étaient conditionnés en bouteilles métalliques et utilisés dans les industries régionales en particulier pour le soudage au chalumeau.



La société des Produits Chimiques de Roche-la-Molière (PCRM)
et la cité du Moulin.

La société RICHARD FRERES S.A.*

Depuis 1880, Etienne Richard, puis son fils Jean-Baptiste dirigeaient la fabrication des rubans velours "épinglés" des établissements BROSSY, spécialité qui connut son déclin après la guerre de 1914-1918.

Pour cette raison, en 1925, Jean-Baptiste Richard, en association avec Jacques Brossy, crée la société RICHARD qui s'oriente vers la soierie puis le travail de la fibre élastique (corsetterie, gaines et bandes de tulle, thermothérapie).

En 1938 les frères Jean et Louis Richard prennent les commandes. L'entreprise devient une SARL. L'orientation vers les produits de type paramédical se poursuit avec, dès le milieu des années 40, le travail de la chlorofibre (fibre élastique végétale) pour fabriquer des genouillères, chevillères, coudières, ... entre autres.

En 1968, l'entreprise, rachetée par le géant de la thermothérapie : DAMART, devient la SA RICHARD Frères (RF SA). Le marché médical assure 70% du chiffre d'affaires.

En 1981, Dominique Richard prend le contrôle de la société. Il modernise la fabrication et installe l'usine en 1987 dans des locaux neufs sur la zone d'activités du Puits du Crêt.

En 1992, RICHARD Frères S.A. s'allie au groupe allemand LOHMAN (3ème groupe paramédical dans son pays : 3500 personnes) spécialisé dans le domaine des bandes, cotons hydrophiles, compresses stériles, etc.... Ils fondent une structure commerciale commune : le laboratoire médical LOHMAN-RICHARD (28 M.F. de chiffre d'affaires en 1999, effectif : 16 personnes), pour cibler plus particulièrement le marché des pharmacies avec une gamme complète de produits grâce à la complémentarité des deux partenaires (bandes, bandages, pansements, orthèses, immobilisations...) Depuis 1990, RICHARD Frères S.A. diffuse ses produits à usage orthopédique sous la marque PHARNEA : colliers, ceintures, attelles, genouillères, chevillères.

A l'aube de l'an 2000, RICHARD Frères S.A. occupe un effectif de 45 personnes avec un chiffre d'affaires de 30 M.F.

* Dossier réalisé à partir de documents fournis par la Sté Richard frères S.A.

Bibliographie

Si vous souhaitez en savoir plus, nous vous indiquons quelques ouvrages :

Saint-Genest-Lerpt

- R. et C. Curtet De Bize et de Vent : Saint-Genest-Lerpt, Roche-la-Molière, Landuzière et Cizeron. Une paroisse à la veille et au début de la Révolution (1745-1795).
- R. Curtet Antoine Neyron du Minois : un grand propriétaire terrien de Saint-Genest-Lerpt à la fin du 18^e siècle. Revue municipale de Saint-Genest-Lerpt 1992.
- J. Prajoux Etude historique sur le Forez. Saint-Genest-Lerpt : page 88, page 189 et 224. Saint-Etienne (Chevalier) et Lyon (Louis Brun) 1902.
- R. Curtet Histoire de Saint-Genest-Lerpt de 1795 à 1945 (Non publié).

Nota : Les principales histoires de la Loire ne citent qu'exceptionnellement Saint-Genest-Lerpt.

Roche-la-Molière

- J.C. Saby À cor et à cri : un fief au moyen âge : Roche-la-Molière des origines à la fin du 16^e siècle. Vol. I, 1987.
- J.C. Saby Ombres et lumière : Roche-la-Molière du 17^e siècle à l'ère industrielle vol. II, 1992.

Sur les Mines

- M. Bedoin Le patrimoine minier stéphanois. Guide de promenade (voir tome I).
- L.J. Gras Histoire générale des Mines de la Loire, 2 volumes, 1992.
- Université de St Etienne
La Mine foudroyée. Chronique de la conversion. Bulletin du centre d'histoire régionale, 1980.

Sur la passementerie

- Brigitte Reynaud L'industrie rubanière dans la région stéphanoise (1895-1975)
Publication de l'université de Saint-Etienne, 1991.

On peut aussi consulter :

- M. Perrin Saint-Etienne et sa région économnique, 1937.
- M. Schneitzler Les industries et les hommes dans la région stéphanoise, 1975.